Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 47

Artikel: M. Jouffle
Autor: J.B.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-177341

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pays.— Les grandes questions du jour sont tranchées: respect et silence!...

Mentionnons aussi une lettre de Mazzini, reproduite par tous les journaux, adressée au *Libero Penserio*, et dans laquelle il déclare croire en Dieu !..... Quel effort!... Ce grand génie, cet intrépide guerrier occulte a daigné avouer comme un simple mortel qu'il croyait en Dieu. Dès ce moment il n'est plus d'incrédulité possible. Le règne de l'Evangile est à son apogée!....

Une autre question a préoccupé assez vivement le public lausannois, c'est celle de la variole. La polémique qu'elle a soulevée a été contagieuse comme cette maladie. La Faculté a pris la plume, l'administration a répondu, et ainsi de suite. Nous désirons beaucoup que ces débats aboutissent à une heureuse issue.

Nous nous trompions en disant que le temps des courses et des promenades était passé, car les murs se couvrent d'affiches annonçant pour demain un train de plaisir pour Genève. Comme il coïncide avec les élections qui ont lieu dans cette ville, si celles-ci ne sont pas plus calmes que les précédentes, ce ne sera plus un train de plaisir. Cette course eût sans doute été très agréable à beaucoup de personnes dans le moment où nos troupes vaudoises se trouvaient à Genève.

Puisque nous parlons de Genève, qu'on nous permette de mentionner une pièce de vers très bien faite, dédiée par M. Blanvalet à Antoine Carraz, qui a fait preuve d'un héroïque dévouement dans la triste catastrophe du quai du Seujet, en exposant ses jours pour arracher aux flammes une pauvre famille.

. . . . . .

Au secours! au secours! la toiture flambante,
Laisse à l'un de ses pans découvrir au regard
Un groupe, une famille immobile et tremblante,
Pour lequel tout secours est arrivé trop tard.

Ils sont trois: un enfant et sa mère et son père,
La femme en son cœur dit en pensant à l'enfant:
« Nul ne peut le sauver. » Pardonnez, pauvre mère,
Excepté Dieu, notre Dieu tout puissant.

Quand il veut de ses bras nous montrer la merveille
Il choisit en la foule un homme à cet effet,
Et son souffle divin lui murmure à l'oreille :
« Tu feras l'impossible, » et celui-ci le fait.

Et trois fois, à main forte, il a franchi l'abîme,
Au milieu des brandons, au milieu des terreurs;
Aux flammes, par trois fois, prenant une victime
Il complète son œuvre et rit de leurs fureurs.

La semaine dernière, *l'Observateur du Léman* annonçait le siège du château de Chillon par le corps des cadets de Vevey. Nous ne savions à quoi attribuer ce grand mouvement militaire. Avait-il pour but la destruction de cet imposant témoin du moyen âge, ou voulait-on venger l'outrage fait au correspondant de *l'Estafette*?... Nous étions en proie à cette anxiété lorsque *l'Observateur* est venu nous rassurer. Le siège a eu lieu; on a beaucoup tiré, mais pas de morts ni de blessés et le manoir est encore debout. Un pareil dénouement aura, nous n'en doutons pas, une heureuse influence sur la bourse.

L. M.

M. Jouffle.

Chers lecteurs, vous connaissez sans doute M. Jouffle. Il y a des MM. Jouffle partout: dans la finance, dans l'administration, dans le commerce, dans l'instruction publique, voire même dans le clergé.

J'ai connu M. Jouffle de l'instruction publique. C'était un homme court, légérement obèse, joufflu, l'air franc et jovial, le vivage enluminé. Avec des ailes, on l'eût pris pour l'Amour. Sans ailes, il me représentait admirablement Bacchus. Voilà pour le physique; au moral, vous le jugerez tout-à- l'heure.

La première fois que je le vis, c'était dans un examen d'instituteurs; il courait çà et là, se donnant beaucoup de mouvement et d'importance: quel aimable personnage, disais-je en moi-même, quel intérêt il prend à la science et à la jeunesse vaudoise! Cette cordialité de manières me prévint en sa faveur; j'étais pressé de faire connaissance avec le digne M. Jouffle.

La chose ne fut pas difficile. M. Jouffle était très abordable; aux premiers mots que je lui dis, je vis que nous nous entendrions parfaitement. Nous plaisantâmes ensemble; c'était un charme de contempler sa bonne et grande bouche s'écarquillant jusqu'aux oreilles, et d'entendre le rire joyeux qui sortait de ce gouffre mignon.

« Vous avez ici un homme bien agréable, dis-je à l'un de mes amis qui, habitant la même localité, pouvait me renseigner exactement sur M. Jouffle? »

Il me répondit par un *hum* que je présumai être l'effet d'une distraction involontaire.

Le lendemain, M. Jouffle vint à ma rencontre radieux et rosé comme la veille. Alors seulement je remarquai son œil oblique et lançant des regards sournois, Je me rappelai le *hum* de mon ami, et résolus de me tenir sur mes gardes.

Il était trop tard. J'avais ri la veille de l'un des instituteurs examinés et M. Jouffle n'avait rien eu de plus pressé que de lui communiquer ce que javais dit, en lui témoignant une indignation profonde pour le railleur.

Ce procédé, dont je fus averti sur-le-champ, me donna l'envie d'observer ce caractère félon. J'eus souvent l'occasion de me retrouver avec M. Jouffle et d'apprécier convenablement ce digne homme.

Né dans une famille aisée, M. Jouffle avait reçu une éducation passable et tâté du métier d'instituteur. Son incapacité ne tarda pas à être connue et longtemps il vécut en simple particulier.

Plus tard, quand ses succès pédagogiques furent un peu oubliés, on le chargea de surveiller l'instruction de la jeunesse. Il s'acquitta de cette tâche comme de la précédente en jonchant sa route de jolies petites trahisons.

Sans caractère et sans conscience, M. Jouffle conser-

vait toujours cet air loyal et réjoui que j'avais tant admiré lors de ma première entrevue. Il passait la plus grande partie de la journée dans sa cave, fort bien meublée et présentant toutes facilités pour un long séjour. On y voyait des livres, une table, des aliments, etc., et, de temps en temps, pour rompre le cours de ses pieuses méditations, M. Jouffle emplissait un pot au tonneau et visait longuement la voûte du cellier.

Si cet estimable magistrat vient à défunter il aura de droit une oraison funèbre dans le *Nouvelliste Vaudois* et chacun dira : Quel malheur que le trépas, de sa faulx inexorable, ait tranché les jours de ce brave homme, au cœur si bon et si doux, si zélé pour la science et la vertu.

Et voilà comment on écrit l'histoire.

J. B.

Jean Noël.

Jean Noël, matelot de Nantes,
A sa femme disait un soir :
— J'ai vu des choses étonnantes,
Et je ne veux plus les revoir,
J'ai fait cinq fois le tour du monde
Sur des navires à trois ponts ;
Je sais qu'il fait chaud à Golconde,
Et qu'il fait froid chez les Lapons,
Eh bien, de Singapour à Nantes,
Mes yeux n'ont rien vu de plus beau
Que ton enfant, lorsque tu chantes,
Pour l'endormir dans son berceau.

Vers le Sud, où le vent sommeille,
J'ai vu, sur les deux horizons,
Les vaisseaux de la mer Vermeille
Porter de l'or pour cargaisons.
J'ai vu dans l'Inde, des gondoles,
Où les esclaves du sérail,
Au lieu de goujons et de soles,
Pêchaient la perle et le corail.
Eh bien, de Singapour à Nantes,
Mes yeux n'ont rien vu de plus beau,
Que ton enfant lorsque tu chantes
Pour l'endormir dans son berceau.

J'ai vu la Chine ! oui je l'assure,
Elle est couverte de Chinois
Et de femmes dont la chaussure
Est une coquille de noix.
J'ai vu la Chine toute pleine
Des gros rubis de Bongador,
Avec des tours de porcelaine
Et des temples aux tuiles d'or !
Eh bien, de Singapour à Nantes,
Mes yeux n'ont rien vu de plus beau,
Que ton enfant, lorsque tu chantes
Pour l'endormir dans son berceau.

Adieu la mer, je me débarque ;
Mettons-nous à l'abri du vent :
J'étais sujet, je suis monarque
Entre ma femme et mon enfant !
~~Dans l'alcôve~~, après le voyage,
J'ai trouvé le plus doux climat,
Et sous le clocher du village,
On dort bien mieux qu'au pied d'un mât,
Béni soit Dieu qui nous rassemble
Auprès de notre enfant si beau !
Nous chanterons, le soir, ensemble
Pour l'endormir dans son berceau.

Avant la vendange.

Lavaux, le 11 octobre 1864.

Monsieur le rédacteur,

Nous voici à la vendange. Tout s'émeut, tout s'agite à Lavaux. Les préparatifs se font activement : les pressoirs (lé tre) sont lavés, nettoyés, remontés avec accompagnement de gaies chansons et de joyeux quolibets. Les brantes, les *bossatons*, les cuves, les seilles et autres ustensiles encombrent les abords des maisons et des fontaines où des bras vigoureux les inondent, les frottent, les tournent et les retournent, car il faut que tout soit propre : le vin est comme le lait ; la saleté, une mauvaise odeur en altère entièrement la qualité, aussi le bon vigneron est d'une sévérité excessive sous ce rapport-là : tout doit briller : Lé bons-vegnolans ont dé l'orgoué, mà ben pllaçâ ; sont gattoliau à la métzance su lou point d'honneu, ne faut pas lau tropâ su lè pî ! . . Le vigneron s'occupe aussi à chercher des vendangeuses bonnes travailleuses et pas trop babillardes, et des *brantares* aux épaules et aux jambes solides : c'est de toute nécessité.

Avant la vendange, le vigneron inspecte ses vignes d'un œil humide et l'esprit en travail; calcule la récolte, et, souvent, bâtit des châteaux en Espagne, car

« On en fait à la *vigne*, ainsi qu'à la *montagne*. »

De retour chez lui, il va à la cave, examine ses vases au dehors et au dedans où reluisent des cristaux de tartre. Il fixe la place de la récolte de chaque crû, de chaque vigne après avoir bien compté et comparé et la récolte et la place dont il dispose. Bienheureux est-il quand la cave se trouve être trop petite ! . .

Au milieu de tous ces soins, le vigneron en donne de tous particuliers à un petit tonneau de la contenance de vingt à trente pots au plus; il a soin de le bien laver lui-même en appliquant maintes fois son nez à la portette pour s'assurer qu'il n'a point de mauvaise odeur. Savez-vous ce que c'est que ce petit tonneau ?.., Non, eh bien ! c'est là qu'il veut mettre la première bonne goutte qui coulera du pressoir, afin qu'il ait le temps de s'éclaircir et devenir buvable en peu de jours : c'est du jus du petit tonneau que sortira le jugement sur la